

C

hameau, cheval, chien

Mythes et symboles de trois animaux domestiques touaregs

Edmond Bernus

On peut se demander pourquoi privilégier ces trois animaux, alors que la vache, la chèvre et le mouton ou encore l'âne jouent un rôle considérable chez les Touaregs. La vache est un animal nourricier, alors que le bœuf tire la puisette du fond des puits et que le bœuf-porteur est la monture des femmes juchées sur les bagages au cours des déplacements. Les petits ruminants sont indispensables pour leur contribution en lait, en fromage et pour leurs peaux associées à la fabrication du velum des tentes, des outres, des sacs ou des cordes. Enfin, si l'âne est l'animal repoussoir, l'image négative de la société, la vie s'arrête dans un campement lorsqu'il disparaît : le ravitaillement en eau n'est plus assuré. Chacun de ces animaux mériterait un développement particulier.

Si nous avons choisi le chameau, le cheval et le chien, ce n'est pas pour la facilité d'une lettre commune qui pourrait donner un titre accrocheur – 3 C ou C 3 – formule magique permettant comme le C 14 d'analyser une société, non par ses charbons, mais par ses animaux. Ce choix est dicté par le fait que ces animaux sont liés à l'histoire des Touaregs et que, plus que les autres, ils possèdent une valeur symbolique.



Figure 1
Course de chameliers au cours de fêtes estivales
de la « cure salée » dans les plaines au nord d'In Gall.
(Cliché E. Bernus)

Le chameau

Le chameau est l'animal emblématique de la société touarègue et les images des agences de tourisme montrent inévitablement la haute silhouette d'un chamelier enturbanné sur une selle à pommeau en croix rompant un paysage aux lignes horizontales d'un reg. Le Touareg, comme le Maure et le Bédouin, est associé au chameau, plus exactement au dromadaire (*Camelus dromedarius*). Le chameau est au Touareg ce que le zébu bororodji aux longues cornes en lyre est au Bodaado, le Peul nomade.

Chez les Kel Ahaggar, certains auteurs (Nicolaisen 1963 : 408) ont fait l'hypothèse que la société touarègue était composée de strates successivement arrivées : les nobles étaient des éleveurs de chameaux qui se sont imposés à des populations trouvées sur place, éleveurs de chèvres et qui sont devenus les tribus de vassaux ou de plébéiens (*imghad*). Ces derniers, qui n'avaient pas le droit d'élever des

chameaux, ne portent-ils pas le nom de Kel Ulli, ceux des chèvres ? On a pu aussi (Nicolas 1950 :189) rapprocher le terme de vassal (*amghid* plur. *imghad*) de celui de chevreau (*egheid*). En définitive, dans toutes les traditions, le chameau est l'animal associé à l'aristocratie guerrière. Dans la boucle du Niger, d'anciens serfs se constituent des troupeaux de chameaux, pour se rapprocher du modèle de l'aristocratie et faire oublier une origine dont ils cherchent à effacer le souvenir.

On peut vérifier l'intérêt que la société touarègue porte à cet animal par le vocabulaire qui lui est consacré. Le *Dictionnaire du Père de Foucauld* (1951-1952) contient 54 termes se référant au chameau. Parmi ce riche vocabulaire, on peut distinguer des termes génériques, ceux se référant à l'usage (selle, bât), à l'état (pour un mâle, castré ou non, en rut etc. ; pour une femelle, pleine, suitée, stérile etc.), à la robe, au sexe, à l'âge : ainsi des termes distinguent les chamelons en voie d'être sevrés et attachés par le cou et les non sevrés arrimés à un piquet enfoncé dans le sol auprès de leurs mères ; enfin des termes se référant au caractère (criard) ou au comportement (au pas alerte, lourd). On retrouve le même intérêt pour le chameau qu'expriment les Maures dans leur vocabulaire décrit par V. Monteil (1952).

Le chameau répond à de nombreuses fonctions. C'est l'animal de selle, le méhari que tout homme adulte souhaite posséder et qu'on préfère avec une robe unie, claire, presque blanche (*ebeideg* qui désigne un chameau blanc, mais aussi un voleur) : chaque jeune homme proclame qu'il possède la monture la plus belle et la plus rapide : il défie tous les autres à la course et dans des concours où chacun veut prouver que son chameau est le mieux dressé. Le chameau est aussi l'animal de bât, habitué à la marche processionnaire ; il possède souvent une robe pie, des yeux vairons, une vue réputée basse, en particulier chez les Touaregs de l'Aïr ou originaires de l'Aïr (Kel Geres par ex.).

C'est enfin l'animal nourricier, la chamelle dont la production laitière est la plus importante de tous les animaux domestiques et dont le lait est préféré à tous les autres : il donne la force, la santé et ne communique aucune maladie. « Le lait de chamelle qui vient d'être trait est bu aussitôt. Léger, pétillant parce que les minces jets qui sortent des pis forment une mousse aérée, ce lait encore tiède est l'aliment préféré des vieillards et des malades. Son odeur et son goût s'affirment suivant

le pâturage dont s'est nourrie la chamelle : on retrouve le goût salé de l'*Artiplex halimus*, *aramas*, ou l'odeur de choux de l'*alouât* (*Schouwia purpurea*). Malgré le plaisir que l'on éprouve à boire du lait tiède ou même chaud, il est recommandé d'en boire avec mesure car il est plus difficile à digérer » (Gast 1968 : 141). Si l'animal de selle est recherché par tous, certains groupes, spécialistes du commerce caravanier, possèdent des animaux de bât avec des mâles très nombreux, d'autres un élevage laitier autoconsommé où les femelles sont majoritaires.

Le lait en général, et celui de chamelle avant tout, constitue plus qu'un aliment : il est le symbole de la vie et des techniques très élaborées ont été mises au point pour permettre de préserver le plus possible la production du lait pour l'homme lorsqu'il devient concurrent de l'animal pour ce précieux breuvage. Des techniques très élaborées ont été mises au point pour le sevrage et pour le maintien de la lactation des chameaux dont les petits sont morts à la naissance. Ces techniques ont été décrites (Bernus 1980 : 109-114) et témoignent d'une connaissance très fine de la psychologie animale : par des mannequins de paille couverts du placenta ou de la peau du chamelon décédé, par la simulation d'une nouvelle naissance, par des scénarios d'attaques pour provoquer une réaction de défense d'un chamelon par la chamelle et provoquer l'adoption de ce chamelon de substitution. Le sevrage, comme l'adoption du petit animal, vise, par toute une gamme d'artifices, à conserver du lait pour l'homme, au-delà des vicissitudes de la naissance et de la mort.

Les Touaregs possèdent des animaux domestiques variés, et si le chameau, chez eux, est presque toujours présent, son nombre relatif décroît des abords du Sahara aux approches de la zone sud sahélienne moins aride, domaine des cultures pluviales.

Cet intérêt majeur pour le chameau se manifeste dans la *taggalt*, compensation matrimoniale, animaux que la famille du mari doit apporter à celle de la jeune épousée pour sceller le mariage. Le choix du chameau se situe plus dans le symbole représenté par l'animal que dans sa valeur marchande. Il s'agit exclusivement de chameaux ou de chameaux pour les Touaregs nobles, qu'ils vivent au Sahara central (Kel Ghela pour les Kel Ahaggar), dans les zones sud-sahariennes (Kel Nan pour les Iwellemmedan) ou même en zone sahélienne

(Tatamaqaret pour les Kel Geres). Le nombre d'animaux varie, la règle voulant que la fille reçoive le même nombre d'animaux que sa mère.

Si le chameau est la monture la plus utilisée par l'homme, l'âne ne peut être que la monture d'un serviteur ou d'un vieillard à qui le chameau devient une monture dangereuse. Le harnachement du chameau est très sophistiqué. La selle de garrot, posée devant la bosse, permet au chamelier de diriger sa monture non seulement avec la rêne, mais aussi avec ses pieds nus posés sur le cou. La selle masculine, celle décorée au pommeau en croix (*tamzak*) – il en existe une autre à pommeau en palette – est devenue un objet si emblématique que toutes les agences de voyage en possèdent un modèle réduit sur leurs bureaux. Le chameau, en revanche, n'est la monture des femmes que chez les nobles et certains groupes religieux (*iberkoreyan* ou *imazwaghan* de l'Azawagh) et seulement de quelques femmes de groupes tributaires (*imghad*) appartenant aux familles les plus réputées ; la majorité des femmes se déplacent sur des ânes ou des bœufs-porteurs, posées sur le velum des tentes, les couvertures ou les cousins. La selle de chameaux des femmes (*tekhawit*), rare aujourd'hui dans tout le pays touareg, est posée comme un bât (*aruku*) destiné à porter des bagages, c'est-à-dire sur la bosse et non pas sur le garrot comme la selle masculine. Ces équipements sophistiqués témoignent que le chameau constitue la monture de prestige de toute une société, comme chez les Maures ou les Bédouins.

Si, dans la poésie lyrique, la femme aimée est souvent comparée à une génisse chez les Peuls, elle s'identifie chez les Touaregs à une chamelle :

« Elle est plus belle qu'une chamelle blanche qui s'est reposée six mois, est entraînée et grasse, a une belle bosse »

(Foucauld 1925 : I, 527-528).

L'image de la beauté féminine est toujours associée à des formes amples et les vers suivants reprennent le même thème :

« Kouka est le mirage des vallons.

Le parfum qu'elle exhale l'emporte sur ceux qu'apportent les caravanes ;

elle est plus belle que la foule des pèlerins faisant le pèlerinage à La Mecque ;

elle est plus belle que des chamelonnes blanches dont chacune tête le lait de 2 chamelles. »

(Foucauld 1930 : II, 73).

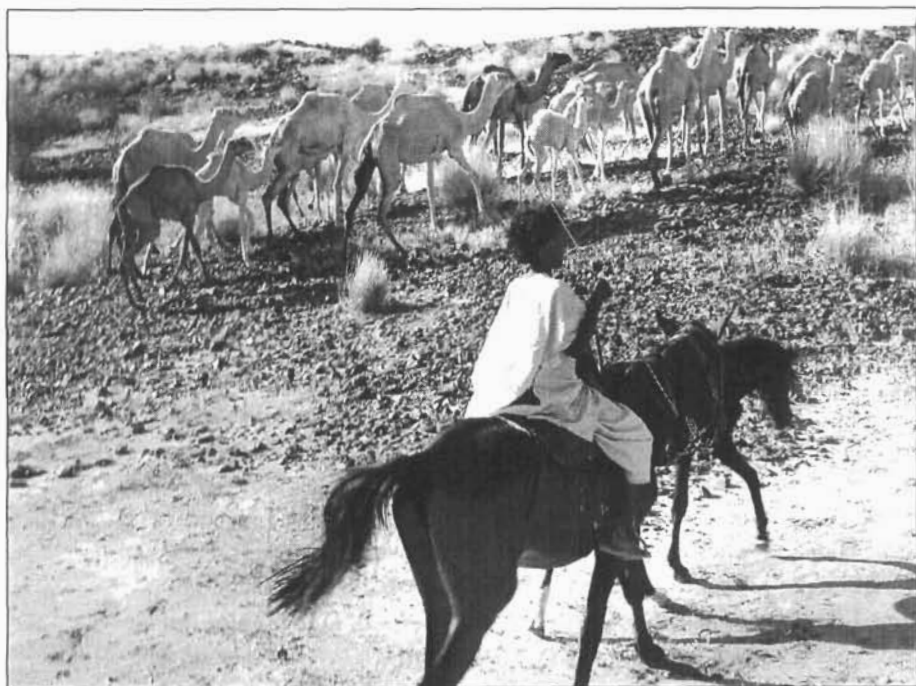


Figure 2

Jeune berger à cheval, suivant le troupeau de chamelons au cours de la nomadisation estivale de la « cure salée ». Niger, sud d'In Gall. (Cliché E. Bernus)

Le terme final de la comparaison se rattache à un fait exceptionnel : des chamelonnes blanches – c'est la robe la plus appréciée – tétant chacune deux chamelles. Quand on sait la rivalité qui existe entre l'homme et l'animal pour le lait – on abandonne au chamelon le reste du lait après la traite qu'il a amorcée – on peut mesurer combien est extraordinaire le fait de laisser la production du lait de deux laitières à un petit animal. Seuls de riches éleveurs peuvent se permettre de prélever sur la nourriture des hommes la production d'une chamelle dans le seul but du développement précoce de chamelons. Cela rappelle l'engraissement des femmes naguère pratiqué dans l'aristocratie : jeunes chamelles et jeunes femmes sont associées dans une même suralimentation à base de lait qui provoque l'amplitude des formes et un passage souvent prématuré de l'adolescence à l'âge adulte.

Le cheval

Le cheval n'est pas associé comme le chameau à l'ensemble de la société touarègue. Il est rare, élevé par quelques personnalités : c'est un animal qui ne peut se contenter des pâturages offerts par la nature et il faut lui donner des céréales, du mil en général, et du lait. Il s'agit ici du *Bagzan*, le cheval le plus prestigieux, auquel on attribue des qualités fabuleuses. Le cheval touareg *bagzan* est à la fois connu et décrit par les vétérinaires (Doutressoulle, 1947 : 242) et les spécialistes de l'histoire des animaux domestiques (Epstein, 1971 : II, 429) pour ses caractéristiques physiques – il se rattache à la race arabe –, et perçu par les Touaregs comme un animal capable d'exploits surnaturels qui l'apparentent à Pégase (Bernus 1995 : 75-86).

Chez les Touaregs, il existe plusieurs termes pour désigner le cheval. Ce sont d'abord des termes génériques (*ais*, *ebäge*), variant d'une région à l'autre. Il existe également des termes qui connotent un jugement de valeur : *efäkre* désigne un cheval de mauvaise qualité, de mauvaise naissance que tout oppose au *bagzan*, dont les généalogies sont connues, et dont l'origine est liée à la tradition sur l'origine du Sultan solidement ancrée à Agadez.

Cette origine est relatée dans plusieurs traditions (Bernus 1995 : 76-77). Parmi les références, on retrouve celle des Monts Bagzan, celle d'Istanbul et celle du Bornou, dont le Sultan exerçait son influence sur l'Aïr avant la création du sultanat d'Agadez dont il faut rappeler la tradition d'origine :

« Les Sultans actuels de l'Ayar, tout comme leur branche cadette installée en Adar, portent le nom officiel d'*Istanbulawa*, c'est-à-dire *gens d'Istanbul* » (Hamani 1989 : 133). Les traditions orales ainsi que les *tarikhs des chroniques d'Agadès*, publiées par Urvoy (1934 : 145-177) rapportent qu'une délégation de l'Aïr se rendit à Istanbul pour demander au Sultan local de lui donner un chef, les tribus n'arrivant pas à s'entendre pour en trouver un parmi elles. Le Sultan désigna Yunus, le fils d'une de ses concubines, esclave noire : Yunus fut le premier Sultan d'Agadez selon cette tradition qui donna lieu à bien des controverses. Deux de ces traditions montrent l'origine commune du premier Sultan et du premier cheval *bagzan* : un homme et un cheval sont tous les deux venus d'Istanbul et ont l'un et l'autre fait

souche dans l'Aïr. En outre, le fait que l'origine de la jument-mère se trouve dans les monts Bagzan n'est pas indifférente : il s'agit d'une forteresse naturelle presque fermée qui ne s'ouvre que par quelques défilés : c'est là que se réfugièrent les Touaregs pour résister aux envoyés du Sultan Bornou et à leurs exactions. Habités aujourd'hui par des éleveurs-jardiniers-caravaniers, les monts Bagzan, point culminant de l'Aïr (2022 mètres) à l'Idoukal-n-Taghes, peuvent être considérés comme le cœur de ce grand massif.

Nos informations ont été recueillies chez les Touaregs Kel Geres et Itesen, originaires de l'Aïr qu'ils ont quitté au XVIII^e siècle et qui vivent aujourd'hui dans le Gober-Tudu, au sud du Niger, zone agropastorale productrice de mil qui constitue la nourriture principale des chevaux. Les Kel Geres rapportent qu'autrefois le *tambari* et les *ighollan* envoyaient chaque année en fin de saison des pluies une jument *bagzan* au Serkin Musulmi de Sokoto en Nigeria, le successeur d'Usman dan Fodio, le fondateur de l'empire de Sokoto : en signe d'allégeance ils donnaient ce qu'ils avaient de plus précieux. Nous avons également interrogé les Touaregs de l'Azawagh, entre Abalak et In Gall, c'est-à-dire en zone exclusivement pastorale.

Naguère un Touareg de bonne souche ne pouvait monter qu'un cheval *bagzan* : être vu sur un *efäkire*, cheval médiocre, aurait été considéré comme une déchéance. Aujourd'hui les chevaux sont rares et le *Bagzan* une exception : on peut faire le compte des principaux propriétaires et ils se connaissent. Le prix du *Bagzan* est tel que les risques encourus par les propriétaires sont grands et que ceux-ci préfèrent souvent partager la propriété d'un *Bagzan*. On a coutume de diviser une patte en trois parties, autrement dit chaque animal comprend douze parts : le terme qui désigne une part est *aduf* (plur. *idufän*) et signifie littéralement « os à moelle ». Les copropriétaires ont successivement la garde de l'animal. On peut évaluer la valeur d'un poulain ou d'un *aduf* par rapport à d'autres types d'animaux, mais la valeur marchande du *Bagzan* a moins d'importance que sa réputation : ses exploits du passé n'ont pas de prix.

Dans les poèmes épiques relatant les grandes batailles du XIX^e siècle, le cheval *bagzan* est souvent cité, associé à son cavalier. À Shin-Ziggarän (60 km à l'ouest d'In Gall), pendant l'automne 1971, alors que les Kel Geres revenaient comme chaque année de la nomadi-

sation estivale de la « cure salée », une terrible bataille les opposa aux Kel Denneg.

« On dit que l'eau de la mare de Shin-Ziggarän finit par devenir rouge de sang. Les Kel Denneg se trouvaient entre les Kel Geres et l'eau et ils les empêchaient de l'atteindre [...]. Albäka "Edäl-Berkäw" äg-Khemmed-Ekhmudu de la tribu des Essherifän par sa mère, et des Inusufa par son père, prit part à ce combat : c'était un guerrier excellent et en même temps un poète, et il fit sur cette rencontre le poème suivant :

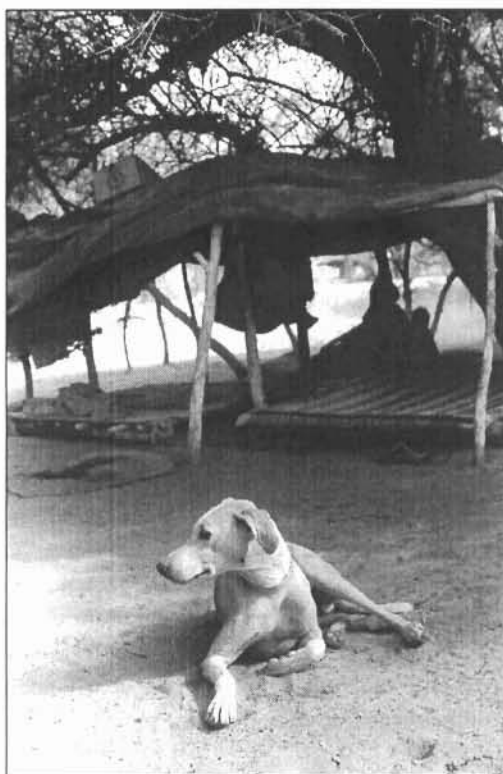
"Shin-Ziggarän, que Dieu te maudisse
que l'honneur t'abandonne ! que d'ennemis !
Que de fusils ! Que d'épées !
Que de chevaux différents !
[...] Isyäd non plus ne craignait pas les ennemis,
il avait monté Ajägarwal, armé d'une *tarma*.
C'était précisément le cheval de Bägzän qu'on avait vu à la compétition,
il le fit galoper, le fit s'accroupir, l'arrêta si brusquement qu'il fit
un sillon,
il para les coups de face, il para ceux de derrière,
il para ceux de droite, il para les coups attendus qui ne venaient
pas" »

(Alawjeli 1975 : 82).

Les chevaux engagés dans les combats peuvent être identifiés car leur nom est cité, associé à celui de leur maître. C'est Ajärgäwal, appartenant à Isyäd qui vient d'être nommé et ce sont bien d'autres comme Altagh, cheval d'Afellan, un des héros de l'époque, à la fois guerrier redoutable et amant redouté ; c'est aussi Aglan, cheval à pattes et chanfrein blancs, appartenant à Alhäwa des Kel Denneg.

Le cheval *bagzan* était si rapide qu'on ne pouvait le monter sans danger si ses pattes postérieures n'étaient pas entravées au-dessous du genou. Sans ces entraves servant de freins, le cavalier risquait de se fracasser sur une montagne ou de tomber dans une forêt. Telle était la réputation du *Bagzan* : la tradition le rattachait au mythe d'origine du Sultan d'Agadez et lui attribuait des qualités quasi surnaturelles qui évoquaient inévitablement Pégase. Le *Bagzan* cependant n'est pas un spécimen unique et ses propriétaires sont bien identifiés, aujourd'hui encore. Comme Bucéphale qu'Alexandre avait su maîtriser en

■ Figure 3
Lévrier dans un
campement touareg
au sud d'In Gall
au cours
de la saison sèche.
(Cliché E. Bernus)



corrigeant la peur qu'il avait de son ombre en le présentant face au soleil, les *Bagzan* étaient dressés par leurs maîtres pour combattre avec eux : leurs qualités servaient à magnifier le courage des cavaliers et à rehausser le prestige de l'aristocratie. Dans la mémoire des guerres passées, ils sont un peu Pégase et plus souvent Bucéphale, en rendant possible des exploits fabuleux, en permettant aux guerriers de se surpasser, en n'abandonnant jamais leurs maîtres à l'issue d'un combat malheureux. L'homme et sa monture sont associés pour le meilleur et pour le pire.

Les batailles et les rezzous terminés, les *Bagzan* comme leurs maîtres sont devenus des guerriers retraités dont les hauts faits sont désormais chantés par les poètes. Avec des saillies contrôlées, les *Bagzan* peu nombreux, bien répertoriés, ont constitué dans l'espèce chevaline ouest-africaine une aristocratie : l'isolat d'une race arabe, liée à quelques personnalités d'une minorité touarègue (Bernus 1995 : 85).

Le chien

Le chien touareg est un lévrier qui est utilisé exclusivement pour la chasse, ce qui semble paradoxal pour un peuple pasteur. Cependant, parmi les chiens africains, le lévrier est toujours associé aux zones arides et parmi les lévriers du désert, le lévrier touareg possède une originalité qui l'a fait distinguer par les cynophiles sous le nom de « Lévrier de l'Azawakh » ou Azawakh. Selon la thèse du Dr Roussel (1975), « le lévrier touareg (azawakh) est un lévrier purement africain, identique à ceux qui vivaient dans les steppes africaines il y a plus de 5 000 ans ». Bien que ne partageant pas cette opinion, Przewdzicki (1984 : 257) estime que « les lévriers observés chez les Touaregs de l'Azawakh constituent une race pure. Peut-être, poursuit-il, existe-t-il ailleurs d'autres noyaux d'élevage équivalents ? S'il en est, leur nombre doit être faible. Pour ce qui concerne les lévriers des Touaregs de l'Azawakh, l'effectif se chiffre tout au plus à quelques dizaines ». Ce chiffre semble largement sous-estimé : il suffit de circuler en pays touareg pour infirmer cette affirmation d'une race canine en voie d'extinction. Le terme géographique d'Azawakh, qu'il vaudrait mieux écrire Azawagh, désigne la vaste vallée fossile et tout le réseau hydrographique qui lui est associé, issu de l'Aïr, qui traverse les auréoles successives du bassin sédimentaire des Iwellemmeden au Niger et au Mali, avant de gagner le fleuve Niger sous le nom de Dallol Bosso ou Boboye. Il désigne plus largement tout le pays touareg au nord de Tchénoua (Bernus 1990 : 1207-1209). « Le lévrier de l'Azawakh » est répertorié par les cynophiles sous le code n° 307 a, et ses caractères sont décrits dans différentes rubriques : apparence générale, taille, format, type, tête, encolure, corps, queue, membres antérieurs et postérieurs, allure, peau, poil, couleur etc. (Przewdzicki 1984 : 344-345).

Des recherches archéologiques récentes ont permis de fouiller des sites d'habitat néolithique où ont été inhumés des hommes et des animaux. Au site de Chin-Tafidet (Paris 1992 : 33-53 & 1984 : 7-75), situé dans les plaines au sud-ouest de l'Aïr, on a trouvé des vestiges variés. Il s'agit de squelettes humains ainsi que des squelettes de bovins, de petits ruminants et de canidés : les ossements de ces derniers ne sont pas dispersés et, par conséquent, ont été enterrés. Trois squelettes de chiens ont été découverts et on peut affirmer qu'ils appar-

tiennent au groupe des lévriers. Ces recherches ont donc montré la présence de lévriers inhumés par des « Soudaniens du Néolithique terminal, qui vivaient lors de la dernière période humide de l'Eghazer, entre 4000 et 3500 BP, c'est-à-dire entre 2600 et 1800 avant notre ère » (Paris 1992 : 53). Ainsi, le lévrier était présent dans l'Azawagh bien avant l'arrivée des Touaregs.

On retrouve chez le chien, comme chez le cheval, la même distinction entre le chien de mauvaise race et le chien noble, lévrier touareg dont on a contrôlé les croisements depuis des générations. Dans son célèbre dictionnaire, le Père de Foucauld (1951-1952 : II, 695), distingue le chien de race quelconque (*idi*), du lévrier (de race pure, haut sur jambes, mince de corps, rapide à la course (*oska*), « du chien à poils longs » (de race quelconque) (*aberhoh*), du « chien de mauvaise race » (*abaikor* ou *abeinous*) synonymes du précédent, ou encore du « chien croisé de lévrier et de chien à longs poils » (*akâmi*).

Dans l'Azawagh proprement dit et dans l'Aïr, on appelle le lévrier *idi* (plur. *idan*) et le chien de mauvaise race *abaykor* (plur. *ibikar*) (Alawjeli 1980 : 16 & 13; Nicolas 1950 : 11) alors que chiot est appelé *aykar*. Communément appelé *sloughi*, le lévrier africain était connu depuis longtemps au Maghreb chez les nomades. Le lévrier a été connu plus tard, lors de la lente pénétration du Sahara par les explorateurs : le lévrier azawagh est un chien à poils ras qui joue un rôle important et est présent dans tout le pays touareg. Seuls les nobles (*imajeghan*) et certains groupes religieux de l'Azawagh, en particulier les *iberkorayan* et *imazwaghan* ne possèdent pas de chiens : il est pour eux un animal lié à une activité, la chasse, qu'ils ne pratiquent pas et qui est la spécialité des tributaires (*imghad*). Le lévrier, cependant, est présent dans tous les campements, exception faite de cette minorité de nobles et de religieux.

On connaît la réputation de chasseurs de certaines tribus d'*imghad* : d'abord les Dag Ghali dans l'Ahaggar, chasseurs de mouflons, mais aussi les *imghad* de l'Azawagh, chasseurs de gazelles (*Gazella dama*, *dorcas*, *rufifrons*), d'autruches, et encore récemment d'antilopes (oryx) ; il s'agissait autrefois, dans certains cas, de chasses à courre où le cheval et le chameau remplaçaient le chien (Lhote 1951 & Brouin 1950 : 425-455) : on peut citer encore pour un passé proche (vers 1940), les Idebbedad, *iklan-n-egef* (affranchis) de la région de Télémssès pour la chasse au lion (Nicolas 1950 : 127-130).

Comme tous les animaux domestiques des sociétés pastorales, chaque lévrier porte un nom auquel il répond. Ce nom se rapporte souvent à une particularité physique, qui fait référence dans bien des cas à la robe. Chez les Iwellemmedan Kel Deneg du Niger, on note les robes suivantes : *edaber*, gris pigeon, en référence à la tourterelle ; *azerghaf*, pie, bicolore, qui désigne une race de chameaux utilisés par les Touaregs de l'Aïr pour former les caravanes du sel vers Fachi et Bilma ; *egheri*, rouge cuivré à cou blanc ; *abarog*, robe unie, grise, crème ; *arshi*, rayé ou tacheté, en référence au lycaon (*tarshit*) ; *azol*, chien aux yeux ou à la bouche cerclés de noir, référence à l'antimoine (*tazolt*) dont usent les Touaregs, hommes et femmes, pour rehausser l'éclat de leurs yeux. Chacun, cependant, peut donner, à sa guise, un nom à son chien : ainsi le petit-fils du chef des Illabakan avait appelé son chien *dog*, en souvenir des visites d'un missionnaire américain.

Chez les éleveurs touaregs du Niger, du Mali ou du Burkina Faso, le seul chien présent dans les campements est le lévrier azawagh. C'est un chien de chasse qui ne joue aucun rôle dans la garde des troupeaux. Il erre autour des tentes, passe les heures chaudes nonchalamment étendu à l'ombre d'un arbre ou d'une tente : s'il s'approche d'une coupe en bois contenant les reliefs d'un repas, on l'éloigne d'un geste brusque ou d'un jet de caillou.

Le lévrier répugne à un effort prolongé. Il pousse des pointes à 60 ou 70 km à l'heure, comme le constatent les automobilistes qui passent à proximité d'un campement : les lévriers sortent de leur torpeur pour suivre, accompagner ou précéder la voiture pendant quelques instants. Au cours des mouvances estivales de « la cure salée », les lévriers suivent avec nonchalance la longue colonne des animaux chargés et des troupeaux : ils s'arrêtent de temps à autre au pied d'un arbre, en se lovant dans un creux de sable ; parfois un lièvre ou une gazelle détale au bruit de la troupe, et alors, excités par les cris des jeunes gens, les lévriers s'élancent en folle poursuite, tentant de rabattre ce gibier vers les cavaliers ou chameliers qui suivent de loin.

Le lévrier, comme le cheval, est le seul animal domestique nourri par l'homme. Mais donner au cheval mil et lait est réservé aux très rares propriétaires de cet animal. Le lévrier, par contre, est un animal beaucoup plus répandu et dans les campements il reçoit du lait après la traite et le reste des repas : il est nourri comme l'homme et dans chaque famille il dispose d'une auge grossièrement taillée dans du bois et appelée *efagher-n-idi*, c'est-à-dire l'écuelle du chien.

Le lévrier ne se vend pas, mais on fait volontiers don de chiots aux parents ou amis qui en font la demande. Il fait tellement partie de la vie quotidienne que son image est utilisée dans des devinettes : « Devinez, devinez, qu'est-ce qui est plus grand assis que debout ? Le lévrier. » Il apparaît aussi dans des proverbes : « Les gens de la parole disent : "ce n'est pas le jour où tu veux chasser que tu vas dresser le lévrier". » Dans ces exemples, le lévrier sert de référence dans un jeu verbal ou dans une sentence morale, en tant qu'animal familier, connu de tous. Il peut aussi être cité pour évoquer la notion de beauté, de qualité : dans ce cas, le lévrier « s'emploie comme épithète de louange en parlant d'une personne ou d'un animal. Exemple : ta femme (est) une levrette [...], chameau (est) un lévrier [...], cette pièce de vers est une pièce comme n'en fait qu'un lévrier » (Foucauld 1951-1952 : IV, 1813).

Conclusion

En guise de conclusion, on pourrait tenter de chercher des points de convergence entre ces trois animaux domestiques. Le premier point réunit la chamelle et le lévrier qui, l'un et l'autre, sont inscrits au firmament et constituent des constellations (Bernus & Ag Sidiyene 1989 : 141-153). La Grande Ourse et la Petite Ourse sont appelées la chamelle et son chamelon, *Talamt d-awara-nnet*. Le chamelon, *awara*, est ici le chamelon nouveau-né pendant les six mois qui suivent sa naissance ; il tête (il est sevré au bout d'un an) et, chaque soir, il est attaché par une patte antérieure à un piquet enfoncé dans le sol près des tentes avant le retour des chamelles pour la traite. Ainsi, *awara*, le chamelon, c'est-à-dire la Petite Ourse, tourne autour de son piquet représenté par l'Étoile polaire, appelée *Tatrit ta-n Tamesna*, l'Étoile du Nord. *Talamt*, la Grande Ourse, se compose selon les Touaregs de quatre pieds (*idaran*) formant le Chariot de la Grande Ourse ; le chariot est relié au cou (*iri*) de la chamelle composé de trois étoiles, trois vertèbres cervicales (*tikerdaf-n-iri*), qui rejoignent une quatrième étoile, la tête (*eghaf*) de la chamelle.

Idi, le lévrier, est Sirius, l'étoile la plus brillante non seulement de la constellation du Grand Chien, mais de toute la voûte céleste. *Idi*,

comme en français, désigne aussi la constellation, puisque les étoiles qui suivent *idi* constituent sa queue.

Si l'Ourse est devenue Chamelle, changeant de type d'animal mais non de sexe, le Chien est resté le Chien, mais sous la forme du lévrier. Le cheval, en revanche, est absent et ne nous a pas été signalé comme une étoile ou une constellation de référence pour se situer dans le calendrier et dans l'espace. Pourtant, nous l'avons vu, le cheval *bagzan* fait penser à Pégase, constellation bien connue de notre voûte céleste.

Dans un tout autre registre, d'autres convergences peuvent être évoquées. Chameau, cheval et lévrier sont si appréciés des Touaregs que certains d'entre eux sont l'objet d'une attention permanente en ce qui concerne les croisements. Ce sont des animaux qui appartiennent à l'aristocratie du monde animal domestique et quelques uns, le méhari pour le chameau, ou le Bagzan pour le cheval, constituent un almanach de Gotha : ne serait-il pas possible dans ces conditions de tracer des généalogies de certains animaux, parallèles à celles de leurs maîtres ? C'est une piste à suivre, initiée par Bonfiglioli (1988 : 167-188), qui a réussi avec un petit groupe de Wod'aabe, Peuls nomades nigériens, à établir des généalogies de vaches sur plusieurs générations, permettant ainsi de reconstituer une histoire de pasteurs à travers la descendance d'une lignée animale primordiale. L'histoire des animaux peut éclairer celle des hommes.

La société touarègue reproduit chez les animaux domestiques une hiérarchie parallèle à la sienne. Le chameau et le cheval sont associés à l'aristocratie, alors que la chèvre a longtemps été l'apanage des vassaux. Si le chien est plutôt réservé aux vassaux et accessoirement aux groupes d'origine serve, c'est qu'il est l'auxiliaire indispensable pour les chasseurs spécialistes qu'ils sont. Les animaux domestiques sont le révélateur d'une société pastorale hiérarchisée et dans certains cas spécialisée : pour des animaux tel que le cheval et le chien, il existe, comme dans la société des hommes, une distinction entre l'animal noble, de bonne naissance et tous les autres indistinctement. Chez les Touaregs, le noble, bien né, est un « homme doué d'excellentes qualités, de qualité supérieure ». Au figuré, le terme de noble « se dit de toute personne, animal ou chose qu'on veut louer » (Foucauld 1951-1952 : II, 673). On retrouve dans le monde animal une même vision aristocratique du monde.

Bibliographie

- ALAWJELI Gh., 1975 —
Histoire des Kel-Denneg, K.-G. Prasse, Copenhague, Akademisk Forlag, 1 carte h.t., index, 195 p.
- ALAWJELI Gh., 1980 —
Lexique Touareg-Français, édition et révision, introduction et tableaux morph. par K.-G. Prasse, Copenhague, Akademisk Forlag, 284 p.
- BERNUS E., 1980 —
Vocabulaire relatif aux techniques d'adoption par les animaux en milieu touareg. *Journal des Africanistes*, t. 50, fasc. 2 : 109-114.
- BERNUS E., 1981 (1^{re} éd.) et 1993 (2^e éd.) —
Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur, Paris, Orstom, mémoire 94 (1^{re} éd.), Paris, L'Harmattan (2^e éd.).
- BERNUS E., 1990 —
A 340 « Azawagh (Azawagh, Azawaq, Azawak) », in *Encyclopédie Berbère*, VIII, Aix-en-Provence, Edisud : 1207-1209.
- BERNUS E., 1995 —
Le cheval bagzan des Touaregs. Pégase ou Bucéphale ? In *Cavalieri dell'Africa storia, iconografia, simbolismo*, a cura di Gigi Pezzoli, Centro Studi Archeologia Africana, p. 75-86.
- BERNUS E. (sous-presse) —
Du lévrier touareg. In *Mélanges offerts au Professeur X. de Planhol*, Publications de l'université de Paris-Sorbonne.
- BERNUS E., AG-SIDIYENE E., 1989 —
Étoiles et constellations chez les nomades. In *AWAL, Cahiers d'Études Berbères*, Paris, éditions de la Maison des sciences de l'homme, 5, 1989 : 141-153.
- BONFIGLIOLI A. M., 1988 —
Dudal. Histoire de famille et histoire de troupeau chez un groupe WoDaaBe du Niger, Paris, Cambridge Univ. Press & Maison des sciences de l'homme, 291 p.
- BROUIN G., 1950 —
Note sur les ongulés du cercle d'Agadez et leur chasse. In *Larose, Contribution à l'étude de l'Aïr*, Paris, Mémoire de l'Ifan n° 10 : 425-455.
- DOUTRESSOULLE G., 1947 —
L'élevage en Afrique occidentale française, Paris, Larose, 298 p.
- EPSTEIN H., 1971 —
The origin of the domestic animals of Africa, New-York, Africana Pub. Corp, 2 vol., 629 p.
- FOUCAULD C. de, 1925-1930 —
Poésies touarègues, dialecte de l'Ahaggar, Paris, Leroux, 658 p. et 461 p.
- FOUCAULD (Père Ch. de), 1951-1952 —
Dictionnaire Touareg-français (dialecte de l'Ahaggar), Paris, Imprimerie nationale, 4 vol. ; 2 022 p.
- GAST M., 1968 —
Préface de G. Camps, *Alimentation des populations de l'Ahaggar, Étude ethnographique*, Mémoire du Crape, VIII, Paris, Arts et Métiers graphiques, 457 p.
- HAMANI D. M., 1989 —
Au carrefour du Soudan et de la Berbérie : le sultanat touareg de l'Ayar, Niamey, Études nigériennes n° 55, 521 p.

- LHOTE H., 1951 —
La chasse chez les Touaregs, Paris, Amiot-Dumont, 245 p.
- MONTEIL V., 1952 —
Essai sur le chameau au Sahara occidental, Études mauritaniennes, II, Saint-Louis du Sénégal.
- NICOLAISEN J., 1963 —
Ecology and Culture of the pastoral tuareg, The National Museum of Copenhagen, 548 p.
- NICOLAS F., 1950 —
Tamesna. Les loullemmeden de l'Est ou Touâreg « Kel Dinnik ». Cercle de Tâwa, colonie du Niger, Paris, Imprimerie nationale, 279 p.
- PARIS F., 1984 —
Les sépultures du Néolithique final à l'Islam. In La région d'In Gall/Tegiddan-Tesemt, Programme archéologique d'urgence III, *Études nigériennes* n° 50, Niamey, 233 p.
- PARIS F., 1992 —
Chin-Tafidet, village néolithique. In *Mémoire de sable*, *Journal des Africanistes*, 62, (2) : 33-53.
- PRZEZDZIECKI X., 1984 —
Le destin des lévriers, Cagnes-sur-Mer, Edica, 376 p.
- ROUSSEL Dr J.-F., 1975 —
Des lévriers du Sud Saharien, thèse de Doctorat vétérinaire, Toulouse.
- URVOY Y., 1934 —
Chronique d'Agadès. *Journal de la Société des Africanistes*, t. IV, fasc. 2 : 145-177.